UNIVERSITY OF ARIZONA
39001018886633

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/bwb_S0-EKJ-004

DU MÊME AUTEUR

Poèmes

POÈMES ..... 1 vol.
POÈMES, nouvelle série ..... 1 vol.
POÈMES, IIIe série ..... 1 vol
LES FORCES TUMULTUEUSES ..... 1 vol.
LES VILLES TENTACULAIRES, précédées des CAMPAGNES HALLUCINÉES ..... 1 vol.
LA MULTIPLE SPLENDEUR ..... 1 vol.
LES HEURES CLAIRES, suivies des HEURES D'APRÈS-MIDI. 1 vol.
LES VISAGES DE LA VIE, suivis des DOUZE MOIS ..... 1 vol.
LES RYTHMES SOUVERAINS ..... 1 vol.
ALMANACH (Dietrich, Bruxelles) ..... 1 vol.
PETITES LÉGENDES (Deman, Bruxelles) ..... 1 vol.
TOUTE LA FLANDRE (Deman, Bruxelles) ..... 5 vol.
LES BLÉS MOUVANTS ..... 1 vol.
LES AILES ROUGES DE LA GUERRE ..... 1 vol.
POÈMES LÉGENDAIRES DE FLANDRE ET DE BRABANT (Société littéraire de France) ..... 1 vol.
CHOIX DE POÈMES ..... 1 vol.

Prose

LES CONTES DE MINUIT (Frank, Bruxelles) ..... 1 vol.
LA BELGIQUE SANGLANTE (Nouvelle Revue Française). 1 vol.
PARMI LES CENDRES (Crès, Paris) ..... 1 vol.
VILLES MEURTRIES DE BELGIQUE (Van Oest, Paris) .... 1 vol.

Théâtre

LES AUBES, drame lyrique (Deman, Bruxelles) ..... 1 vol.
DEUX DRAMES (Le Cloître, 4 actes, Philippe II) ..... 1 vol.
HÉLÈNE DE SPARTE (Nouvelle Revue Française) ..... 1 vol.

LES FLAMMES HAUTES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Quarante-neuf exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 49,
Dix-sept exemplaires sur Chine, numérotés de 50 à 66,
Cent quarante-un exemplaires sur Hollande, numérotés de 67 à 207.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

PQ
2459
V8
F55
1917

ÉMILE VERHAEREN

—

Les Flammes hautes

— *POÈMES* —

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXVII

UNIVERSITY OF ARIZONA LIBRARY

Ce livre était entièrement écrit avant la guerre, et en août 1914 l'auteur en avait corrigé les premières épreuves, qui sont restées en Belgique avec le manuscrit. Nous nous proposions de ne publier l'ouvrage qu'après être rentrés en possession de ces papiers, mais il nous a semblé que nous ne devions pas plus longtemps attendre, nous réservant, dès que ce sera possible, de conformer les éditions futures aux corrections de l'auteur.

Note des Editeurs.

A CEUX

QUI AIMENT L'AVENIR

LIMINAIRE

L'AVENIR

I

Mon cœur qui choit, mais se relève
S'est élancé d'un bond puissant
Vers un futur éblouissant
Tel que le peut créer mon rêve.

Je sais ce qu'il m'en faut bannir :
Bonheur trop sûr ; clarté trop forte ;
Mais doute, excès, périls, qu'importe,
J'ai la ferveur de l'avenir.

Depuis qu'on ne croit plus en somme
Qu'au gré des saints, qu'au nom des dieux
Se fait le sort impérieux,
Les siècles sont aux mains des hommes.

C'est eux qui éclairent demain
Avec les feux et les lumières
Qu'après les affres de la guerre
Gardent encor leurs cœurs humains.

Leurs cris, leurs vouloirs et leurs actes
Ebauchent tous, par le menu,
Ce vaste et tragique inconnu
Plein de ténèbre encor compacte,

Mais qui groupe si bien les vœux
Autour de son puissant mystère
Que vers lui montent les prières
Que leurs pères jetaient aux dieux.

II

Non ce n'est plus sur une grève
Tel Paradis hospitalier
Au repos lourd et régulier
Que l'avenir est pour mon rêve.

Mais bien l'intrépide cité
Où toute âme se ravitaille
Dans son incessante bataille
D'un haut désir d'intensité,

Où surabonde le génie
Qui vole à l'univers distrait
Les plus profonds de ses secrets
Et son aveugle hégémonie,

Où tout vieux texte est refondu
Au feu de plus strictes études,
Où tout est force et promptitude
Autour des dangers suspendus,

Où le penseur ligue et entraîne
D'autres esprits en son élan
Dès qu'il hausse de plan en plan
Vers la règle, l'entente humaine.

Si bien que l'homme est maître enfin
Et de lui-même et de la terre
Et que son front autoritaire
Masque le front du vieux destin.

LA VILLE NOUVELLE

LA VILLE NOUVELLE

Un treuil audacieux
Semble lever jusqu'aux cieux
D'énormes pierres, une à une;
Et son câble d'acier luit aux rais de la lune;

Et plus loin d'autres treuils monumentaux
Règnent également de travaux en travaux,
Et l'on entend dans l'ombre où de grands feux s'étagent
Le bruit de cent marteaux monter jusqu'aux nuages.

Un pan de ville est tombé là
Dans la poussière et le plâtras
Et gît à terre, sous la pluie :
Sur le sol défoncé de l'un à l'autre bout
Quelque vieux mur branlant s'est maintenu debout,
Où zigzague un chemin de fumée et de suie.

I

Des gens aujourd'hui morts ont aimé ces foyers
Dont la trace perdure aux flancs d'une ruine ;
Ils ont vu les tisons rouges y flamboyer
Pour y chauffer leurs mains, leurs fronts et leurs poitrines ;
Ils ont passé leur vie à marcher, à s'asseoir,
A recompter leur or près des flammes dardées,
Et puis se sont éteints comme ces feux, un soir,
N'ayant plus dans leur cœur que de vieilles idées.
Ils sont partis sous terre, au loin, on ne sait où,
Pauvres noms effacés sur des tombes fendues,
Et seul à la muraille est demeuré le clou
Où leur image, en un vieux cadre, était pendue.
L'église où s'en allaient leur pas chaque matin
S'élevait là où se bossuent mille décombres ;

Ils y glissaient au long des murs comme des ombres
Et leur quartier dévot serrait tout leur destin.
Un carillon alerte y secouait les heures
Et les cloches y imposaient leurs voix rejeuries ;
Et maintenant,
Plus rien ne s'y entend
Que, de l'aurore au soir, un bruit grinçant de chaînes
Et le han du travail et la voix des sirènes.

Ainsi s'en va tout le passé
Broyé, tordu et dispersé,
Avec ses carrefours et ses vieilles ruelles,
Et déjà monte et luit jusques à l'horizon,
Toujours plus haut, l'orgueil des tours et des maisons,
Bourdonnantes du bruit de leurs foules nouvelles.

O travaux rassemblés pour créer l'avenir!
Tonnerres merveilleux de puissance ordonnée,
Comme vous avez mis à bas le souvenir
De ceux qui parquaient là leur vie emprisonnée!

Ma pensée est en vous, pierres, marbres, granits,
Qui devenez l'assise où l'avenir condense,
Soit pour le brusque accord ou le soudain conflit,
Les mille efforts tendus vers l'or et sa démence.

II

Dès le matin,
Dans la ville aux vastes entreprises,
Mille journaux disséminent soudain
La terreur ou le deuil, la hâte ou la surprise.

Le monde y retentit au long de fils rivés
A des cornets sonores;
Et jusque dans le sol, sous les sombres pavés,
La fièvre court, et vibre encore.

A chaque envol de l'innombrable papier blanc
On croit voir un million d'ailes
Apporter dans le cœur des peuples violents
Ou les accords ou les querelles.

Chaque maison de la cité tremble et bruit,
Chaque cerveau y fait le rêve
Qu'un jour, sous son effort, le bloc d'ombre et de nuit
De l'impossible se soulève.

Toute lueur y semble un brusque éclat de l'or
Qui illumine et qui foudroie;
Tout intérêt y guette un intérêt moins fort
Pour le mordre comme une proie.

Se dépasser sans cesse et dépasser autrui
S'y résume en règle de vie;
Et s'y faire un corps sain pour qu'il serve d'appui
Aux bonds d'une âme inassouvie.

O cette fureur âpre et constante toujours
Qui s'emporte, éclate, s'affole,
Mais qui se cache aussi sous de souples discours
Et de bénévoles paroles!

Vice ou vertu, peu importe ce qu'on en croit,
Ni de quel nom chacun la nomme :
Elle seule compose et l'espoir et la foi
Et le moderne orgueil des hommes.

Elle est leur être neuf, féroce et affamé
Par la nécessité nouvelle ;
Elle est leur force dure, elle est leur cœur formé
Par les rages de leur cervelle.

III

Là-bas, au loin, illuminant la terre vaste,
Règnent Londres, Berlin, New-York et Paris.
Dites, de quel orgueil sont armés les esprits
Qui se trempent et s'exercent en leurs contrastes !

L'effort, chiffre jadis, aujourd'hui s'y fait somme.
Tout s'y condense et s'y espace en même temps ;
L'âpre avenir qui vient à nous, le cœur battant,
Ne s'y veut plus donner qu'à des groupements d'hommes

L'un d'eux y règne. Dûment, il enfonce en sa gaîne
Les pointes et les bords d'un travail partagé :
Sur chaque geste, un plus haut geste est allongé
Qui le guide d'abord, puis l'excite et l'entraîne.

Si bien que tout s'y noue en une force unique
Se resserrant toujours de bureaux à bureaux
Et qu'il ne faut qu'un seul, mais lucide cerveau
Pour mener vers son but tant d'essors mécaniques.

C'est lui, lui seul, qui juge et tout à coup décide;
Où d'autres ne voient rien, lui seul il aperçoit ;
Il est de rêve ardent, s'il est de calcul froid,
Et l'heure du danger lui apparaît splendide.

Parfois quittant la page où ses notes s'étalent,
Le front contre la vitre, il se complaît à voir
D'autres maisons, là-bas, se dresser dans le soir
Et pousser vers les cieux leurs enseignes rivales.

De haut en bas s'illuminent leurs cent fenêtres
Qui braquent leur clarté vers sa maison à lui
Et, derrière un carreau, il voit passer aussi
L'homme qui le jalouse et l'abattra peut-être.

Et plus loin, jusques au port, de rue en rue,
La même lutte y serre ou bien y rompt ses nœuds,
Et l'angoisse y rabat l'espoir impérieux,
Et l'espoir y succède à l'affre disparue.

Tout y est transe, [illegible] mauvais ou bon augure.
Oh ! ces banques qui sont les tragiques sabliers
Dont les flammes passent de quartiers en quartiers
Jetant sur la cité leurs volantes brûlures ;

Elles sont l'or hallucinant les capitales,
L'or dominant et ses vaincus et ses vainqueurs,
L'or qui pénètre et mord jusqu'en ses profondeurs,
Terriblement, notre vieille âme occidentale.

L'ANCIENNE FOI

L'ANCIENNE FOI

Si ton nom sonne creux dans ma ferme poitrine,
Si mon âme est un lieu de décombres rempli
Où ma croyance ancienne est vouée à l'oubli,
Seigneur, je n'ai rien fait pour hâter ma ruine.

Je t'ai longtemps servi d'un cœur timide et doux,
Criant vers ton silence et ma joie et ma crainte ;
Et, dans ma chair, longtemps a perduré l'empreinte
Du rebord de la chaise où l'on prie à genoux.

Les soirs, quand ma ferveur s'en allait à confesse,
Mon être était si fort soulevé par sa foi
Qu'à travers l'infini, il dardait jusqu'à toi
Le haut brasier d'amour dont brûlait sa jeunesse.

J'étais si simple et pur, si humble et clair, Seigneur !
Je faisais tant pour mériter un peu ta grâce,
Et j'effaçais avec mes pleurs la moindre trace
Que le mal aurait pu imprimer dans mon cœur.

Je croyais que le ciel, que l'air et que la terre
Jusqu'au fond de l'abîme étaient pleins de mon Dieu,
Que les siècles marchaient à son geste de feu
Et que son pas sonnait dans leur pas centenaire.

Tu dominais, Seigneur, sur l'heure et sur l'instant ;
Dans chaque aurore neuve, on surprenait ta gloire ;
Quoi qu'on dît, je ne voulais penser ni croire
Que ta présence, un jour, me quitterait. Pourtant,

Que ne répondais-tu quand je cherchais la vie
A la lueur brusque et rouge des jours nouveaux ?
Ton ciel semblait éteint et l'homme en ses travaux
Erigeait contre toi sa force inassouvie.

Ma voix te suppliait quand même, éperdument ;
Mais j'appris qu'en nos temps de pensée errabonde,
Ta face n'était plus le visage du monde
Et je fis mon péché de mon étonnement.

Je tourmentai mon cœur pour qu'il fût encor digne
De t'émouvoir par sa souffrance et ses combats,
Je te l'ouvris béant, mais tu n'y rentras pas
Et tu laissas mûrir le raisin sur la vigne.

Seigneur, toi seul connais ce qui s'est fait en moi ;
Et comme il a fallu que l'urgence de vivre
Eperonnât mon être et l'incitât à suivre
Le montueux chemin qui m'éloignait de toi.

J'ignorais jusqu'alors et la clarté réelle
Et la spendeur visible et la haute bonté,
Et la lucide ardeur de la ténacité
Et l'orgueil qui s'impose à la terre rebelle.

J'entendais retentir tous les bonds de l'essor
Avec leurs sabots clairs sur le seuil de mon âme
Et je suivis leur course et leur galop de flamme
Vers les neuves cités d'où s'exaltait l'effort.

La passion me vint et de l'homme et du monde,
Un rythme formidable en mon cerveau chantait.
Doutes, affres, fureurs, tout ce qui tourmentait
Faisait l'œuvre de tous plus large et plus féconde.

Un peu de l'avenir reposant dans ma main,
J'y imprimai le sceau de ma tendresse fière ;
Et l'ombre m'était autre et autre la lumière ;
J'étais ivre de me sentir un être humain.

Et maintenant encor ma plus ferme pensée
Pour y puiser l'amour s'élève de mon cœur ;
Car, bien que vous m'ayez abandonné, Seigneur,
Ma ferveur d'autrefois ne s'est point apaisée.

MES YEUX

MES YEUX

Oui, tout s'exaltera et fleurira encore
Sans que manque une rose aux jardins de l'aurore
Ou que s'éteigne un astre aux terrasses des cieux ;
Oui, tout rajeunira sous le vent merveilleux
Dans la pleine lumière,
Quand vous, hélas ! ne serez plus, mes yeux,
Que cendre vaine sous la terre.

Vous étiez doux et lumineux pourtant ;
Et les hivers, et les étés, et les printemps
Ne revêtaient mon vers de leur beauté profonde
Que parce que d'abord, vous seuls, mes deux yeux clairs,
Aviez aimé le sol, les bois, le vent et l'air
Et la splendeur innombrable du monde.

Vous paraissiez alors deux flambeaux de ferveur
Doucement inclinés sur le charme des choses :
Vous étiez à l'affût du secret qui compose
Le dessin d'un rameau ou l'éclat d'une fleur ;
Vous induisiez mon âme à la belle prière
Devant tout ce qui reste ardent, vivace et pur
Et les pois de senteur et les roses trémières
Ornaient, comme un autel, la blancheur de mes murs.

Et vous alliez vers les hommes des autres plaines
Avec un émoi simple et doux
Pour découvrir sous leurs paupières
Le même feu qui s'attisait en vous.

Et vous alliez encor vers les hommes des villes
Dont l'œuvre formidable et tragique mutile,
Pour forger l'avenir, les monts et les forêts;
Des pleurs sourdaient en vous, avec d'anciens regrets,
Mais la force abondante et dûment asservie
Aux calculs merveilleux et précis des cerveaux
Vous semblait provoquer le miracle nouveau
D'où surgirait, plus vaste et plus sûre, la vie.

Et vous alliez toujours, et vous alliez encor
Lorsque la nuit d'hiver éclairait ses mystères
Dieu sait par quels chemins de ténèbres et d'or
Vers les feux bienveillants dont s'exaltait la terre.

Et vous cherchiez, là-haut, la plus humble lueur,
L'astre le plus perdu qu'entraînaient d'autres mondes
Pour lui vouer soudain une tendresse profonde
Par besoin de ferveur.

Je vous ai tant aimés, avec la fierté d'être
Toujours avide, d'eau, tendre et religieux,
Mes yeux,
Que les siècles se souviendront peut-être,
Même en des jours sans art,
De tout l'amour que j'ai pu mettre
Et conserver en vos regards.

L'ORGUEIL

L'ORGUEIL

Non plus parce qu'il vit d'angoisse et de souffrance,
Mais parce qu'à chaque heure il crée une espérance,
L'âpre univers est plein de foi.

Il n'importe que sous les toits
Dans les demeures,
Quand le jour naît ou qu'il décroît,
Les prières au Christ en croix
Se meurent.

Efforts multipliés en tous les lieux du monde,
C'est vous qui recélez les croyances profondes :
Qui risque et qui travaille croit;
Qui cherche et qui invente croit encore;
Les lumières de chaque aurore
Ressuscitent, fatalement, au fond des cœurs,
La confiance en leur ardeur.

Désormais c'est l'orgueil qui s'attaque au mystère
Que toujours nous propose et nous cache la terre,
Orgueil jeune et joyeux qui se mue en ferveur
Pour ne jamais se rebuter devant l'obstacle
Et soi-même créer le quotidien miracle
Dont a besoin l'esprit humain.

O croyance en mon front, en mes yeux, en mes mains,
Croyance en mon cerveau que la recherche enivre,
Croyance en tout mon être ardent, vibrant, dardé,
Comme vous me faites plus sûr et décidé
Dans le danger et la gloire que j'ai
De vivre.

Depuis que je me sens
N'être qu'un merveilleux fragment
Du monde en proie aux géantes métamorphoses,
Le bois, le mont, le sol, le vent, l'air et le ciel
Me deviennent plus fraternels
Et je m'aime moi-même en la splendeur des choses.

Je m'aime et je m'admire en tel geste vermeil
Que fait un homme à moi pareil
En son passage sur la terre.
Tout comme lui, je suis doté
De génie et de volonté,
Et ce qu'il fait, je le puis faire.

Avec mes deux poumons, je respire l'exploit
Que m'apporte le vent de tous les points du monde.
Est mien tout penser clair, utile, allègre et droit
Dont j'ai senti l'audace en mon Ame profonde.

Ainsi
Je communie
Avec toute la vie
Et des choses et des êtres.
Je me prodigue en tout, comme tout me pénètre.
Vice, vertu, mérite ou faute,
Tout mon orgueil s'exerce à bellement souffrir
Et, quand il le faudra, à fièrement mourir,
Pour n'abaisser jamais ma force intense et haute.

LES MACHINES

LES MACHINES

Dites, connaissez-vous l'émoi
De suivre et d'épouser avec vos doigts
Les souples lignes
Que font les fers et les aciers
Et les mille ressorts et les mille leviers
Des machines insignes ?
Il les faut caresser aux heures de repos,
Quand elles sont chaudes encore

D'avoir peiné depuis l'aurore
Et que leurs lents leviers et leurs brusques marteaux,
Qu'un large effort sans cesse entraîne,
Ardent encor de volonté humaine.

Car elles veulent, les machines.
Ceux qui les ont faites, avec amour,
Un jour,
Leur ont donné le mouvement
D'un cœur battant
Au fond d'une poitrine;
Ils leur ont imposé
Le bond exact et le recul pour s'élancer
Et pour saisir et soudain mordre:
Elles trépident et se hâtent avec ordre.
Leurs gestes sont plus sûrs que des gestes humains.
Chaque effort vole au but comme un dard vers la cible,
Si bien que leur travail complexe et inflexible
Fait brusquement songer au travail du destin.

Quelques-unes frôlent et froissent
Et sont fines et sont sournoises;
Il s'en trouve dont les hauts flancs
Sonnent d'un bruit fatal mais franc ;
Celles-ci rampent sous la terre ;
Celles-là montent jusqu'aux tours;
Tandis qu'au feu soudain des fours
D'autres, dans l'ombre et la poussière,
S'éclairent
Et paraissent à tel moment
Grandir immensément
Au passage de la lumière.

Dans l'air farouche et violent des ateliers,
Elles sont l'homme infiniment multiplié;
D'un bruit tenace, ardent et unanime,
Elles fouillent le sol et remplissent l'abîme :
La houille est mise à nu et tout à coup, par blocs,
Le marbre et le granit sont arrachés aux rocs.
Et là-haut dans le ciel, se dressent les structures
De larges treuils mettant la terre à la torture.

Des pays tout entiers sont couverts de travaux
Qui fatiguent le sol des chocs de leurs marteaux.
Les isthmes sont fendus et les mers sont unies.
La machine vers l'impossible s'ingénie
Et, sans crainte des cieux tonnants,
Un jour, comme un insecte énorme et bourdonnant,
Hélice folle, aile tendue,
Elle entre et vole et vire et fuit dans l'étendue.

Elle est là-haut près des astres et monte encor
Dieu sait vers quel exploit au bout de quel essor !
Ceux qui la voient dans l'air et dans le vent dardée
Changent soudain la vieille et méthodique idée
Qu'ils se faisaient jadis de l'espace et du temps.
La vie en tout leur corps passe, tambour battant,
Vitesse, ardeur, élan, force, courage, audace.
Tout semble en eux brûler et devenir vorace
Et se précipiter vers quels espoirs nouveaux ?
Les cœurs sont transformés ainsi que les cerveaux.
La terre est à celui qui la tient enlacée
Dans le feu circulant des volantes pensées

Et dont l'acte précis frappe comme l'éclair.
Oh ! tumulte dompté, verbe net, geste clair !
Oh ! mécanisme ardent qui soudain illumines
Et domines l'esprit des hommes de ce temps !
— Qui donc nous l'offre et nous l'enseigne à chaque instant,
Sinon vous, les machines ?

LA VIE ARDENTE

LA VIE ARDENTE

Mon cœur, je l'ai rempli du beau tumulte humain.
Tout ce qui fut vivant et haletant sur terre,
Folle audace, volonté sourde, ardeur austère
Et la révolte d'hier et l'ordre de demain
N'ont point pour les juger refroidi ma pensée.
Sombres charbons, j'ai fait de vous un grand feu d'or
N'exaltant que sa flamme et son vol et essor
Qui mêlaient leur splendeur à la vie ingénue.

Et vous, haines, vertus, vices, rages, désirs,
Je vous accueillis tous, avec tous vos contrastes,
Afin que fût plus long, plus complexe et plus vaste
Le merveilleux frisson qui m'a fait tressaillir.
Mon cœur à moi ne vit dûment que s'il s'efforce ;
L'humanité totale a besoin d'un tourment
Qui la travaille avec fureur, comme un ferment,
Pour élargir sa vie et soulever sa force.

Qu'importe, si l'on part, qu'on n'arrive jamais,
Et que l'on voie au loin se déplacer les cimes !
L'orgueil est de monter toujours vers un sommet
Tenant la peur de soi pour le plus vil des crimes ;
Celui qui choit s'est rehaussé, quand même, un jour,
S'il a senti l'enivrement de la mêlée
L'exalter à tel point dans la haine ou l'amour,
Que sa force soudaine en parut décuplée.

Et puis tourner, goûter, sentir, entendre et voir ;
Ouvrir les yeux pour regarder l'aube ou le soir

Dorer un horizon ou rosir un nuage ;
Marcher près de la mer et chanter sur la plage :
Ecouter le vent fou danser sur la forêt
Comme sur un brasier de flammes végétales ;
Recueillir un parfum dans un flot de pétales ;
Sucer le jus d'un fruit intarissable et frais ;
Ou bien vouer des mains aux caresses profondes,
Le soir, quand, sur sa couche amoureuse, la chair
S'illumine du large éclat de ses seins clairs ;
Dites ! n'y eût-il rien que ces bonheurs au monde
Qu'il faut les accueillir pour vivre, éperdument.

[illegible] muscles que je meus avec emportement !
[illegible] rythmes de mon sang qui m'allégez tout l'être
Et mêlez on ne sait quelle fièvre à votre cours !
Voici que mon cerveau se ranime à son tour
Et qu'il cherche et se tend pour découvrir, peut-être,
Dans l'univers profond un peu de vérité.
Et je tremble et j'exulte à ouïr le mystère
Parler comme quelqu'un qui parlerait sous terre,
Et le sol bat et mon cœur rouge et contracté

S'écrase sur ce sol pour mieux entendre encore ;
Mais déjà le silence a remplacé tout bruit
Et le soir tombe, et le deuil choit, et c'est la nuit
Et rien ne bouge plus dans la terre sonore.
Heureux, pourtant, celui qui ne sanglote pas
Et repousse quand même avec un orgueil rude
La trop facile et vieille et douce certitude
Dont les cœurs les plus francs, en notre temps, sont las.
Une autre foi s'élève et pousse aux découvertes
Nettes, sûres, innombrables, quoique jamais
Claires au point de lui livrer tous les secrets :
L'âme nouvelle a limité sa force experte
A conquérir, non plus le ciel, mais l'univers.
Calcul précis, coups d'œil soudains, recherches lentes,
Dieu sait quelle fureur admirable la hante
Et quel essor lui impriment tous ses revers.

Plus une œuvre est ardue et plus je la veux proche
De mon courage dur et de mon orgueil droit.
Mes chants ont retenti en ces heures d'effroi
Où le malheur [illegible] mon corps aux [illegible]

La bondissante mer m'a rempli de ferveur ;
J'ai célébré la tempête, le vent, la neige,
L'espace en marche et l'horizon et son cortège
De nuages volants et de rouges lueurs.
L'âpre nature a guerroyé par tout mon être
Lui imprimant la loi de sa férocité,
Pour qu'à mon tour j'éduque aussi ma volonté
A me bâtir un front qui doit rester mon maître.

SUR LES MOLES DU PORT

SUR LES MOLES DU PORT

Le soir quand je m'en vais par la côte marine
Vers l'océan et sa rumeur,
Je serre mes deux mains sur ma creuse poitrine
Pour mieux sentir vivre mon cœur.

Il est là sous mes doigts qui bat, s'enfièvre, exulte ;
Et je le sens vibrant et clair
D'être perdu dans la folie et le tumulte
Des vents du large et de la mer.

Sa vie ample se mêle au fourmillement sombre
Des flots et des astres, la nuit ;
Il est comme emporté par leur rythme et leur nombre,
De laps en laps, vers l'infini.

Et peu à peu, il cède à mon ardeur tenace
De concevoir l'éternité
Et de remplir soudain et le temps et l'espace
D'un espoir fou et tourmenté.

Et je songe à tous ceux qui dans mille ans sur terre
Avec des yeux comme les miens
Regarderont la même innombrable lumière
Régir les cieux quotidiens

Et qui viendront aussi par la côte marine
Vers l'océan et sa rumeur,
En serrant leurs deux mains sur leur creuse poitrine
Pour mieux sentir vivre leur cœur.

Et c'est pour eux que je voudrais trouver sur l'heure,
Dans l'âpre espace et le vent dur,
Un mot si pénétré de sagesse meilleure
Et si chargé de sens futur

Qu'ils comprendraient, grâce à lui seul, de quelle flamme
J'ai embrassé tout mon destin,
Et comme aussi mon âme avait aimé leur âme
Depuis le temps le plus lointain.

A L'HOMME D'AUJOURD'HUI

A L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Songe au monde et sois fier, toi qui vis en ce temps.
Il vibre, exulte et bat, selon ton cœur battant ;
Il accepte ton rythme et jamais ta pensée
Ne s'est aussi humainement divinisée.

Les Dieux ne sont plus rien ou sont ce que tu es :
Leur infini s'ébranle au vent de tes projets ;
Tu imprimes ton ordre à la terre sacrée
Au point que, désormais, toi seul, tu la recrées.

L'orde guerre n'a point sapé ton vouloir droit
D'être homme de lutte et non homme d'effroi
Et de haïr jusqu'en tes os et tes entrailles
La fourmidante horreur des chocs et des batailles.

Tes sens clairs et subtils sont à toute heure ouverts
Pour laisser en toi-même entrer tout l'univers
Et pour scruter, à la clarté de ta cervelle,
Le moindre aspect nouveau de la vie éternelle.

Le mystère est en elle et le génie en toi
Si net, que désormais tu laisses l'aventure
Et découvres avec sécurité les lois
Qui importent à ton immensité future.

FELLE SANTÉ

BELLE SANTÉ

Belle santé,
Qui me reviens après m'avoir quitté,
Voici mon front, mes bras, mes épaules, mon torse
Qui tressaillent une fois encor
A te sentir rentrer et revivre en mon corps
Avec ta force.
Je me détends et je me plais
Au moindre geste que je fais.
Mon pas nerveux et volontaire
Avec ardeur s'appuie et se meut sur la terre.

Sous mon front redressé et mes cheveux vermeils
Mes deux yeux sont en fête et boivent le soleil.
Le vent m'est un ami qui chante et m'accompagne
En ma course rythmée à travers la campagne.
L'air tonique et puissant emplit mon torse creux.
Mes nerfs semblent refaits, mes muscles sont heureux
Et ma bouche joyeuse et mes mains familières
Voudraient saisir l'espace et baiser la lumière.

Belle santé,
Je suis ivre de fougue et de témérité.
Sans toi je ne pourrais jamais dompter la vie
Selon mon vouloir brusque et mon tenace espoir.
Je suivrais un chemin qui tourne et qui dévie
Et m'assoirais, las et vaincu, avant le soir.
Le feu rapide et fou dont notre âge flamboie
N'allumerait en moi ni vaillance, ni joie
Et j'aurais peur de la splendeur de l'univers.
Tu m'es, belle santé, celle qui me décide
A rester prompt et comme allègre en mes revers,
A pénétrer d'orgueil ma cervelle lucide

Dès que l'entraîne en ses combats l'effort humain.
Belle santé, nourris mes bras, muscle mes mains,
Emplis mes deux poumons de vierge et pure haleine,
Et pour que jusqu'au bout mon cœur se tienne haut,
Brille en mes yeux, bats sous mon front, brûle en mes veines
Et cours en moi comme le vent dans les drapeaux.

LES MORTS

LES MORTS

En ces heures de soir où sous la brume épaisse
Le ciel voilé s'efface et lentement s'endort
Je marche recueilli, mais sans vaine tristesse,
Sur la terre pleine de morts.

Je fais sonner mon pas pour qu'encor ils l'entendent
Et qu'ils songent en leur sommeil morne et secret
A ceux dont la ferveur et la force plus grandes
Refont le monde qu'ils ont fait.

Ils ne demandent pas qu'une douleur oisive
Se traîne avec des pleurs par-dessus leurs cercueils.
Ils comprennent la part que l'œuvre successive
Fait à la joie et à l'orgueil.

Leur esprit est en nous, mais non pas pour nous nuire
Et nous pousser, à contre-jour, comme à tâtons.
Leur voix est douce encor lorsqu'on l'entend bruire,
Mais que c'est nous, nous qui chantons.

Car l'heure est nôtre enfin ; et la belle lumière
Et le sol et les flots et les ronflants essaims
Les forces qu'on entend vibrer dans la matière
Sont asservis à nos desseins.

Autres sont pour nos cœurs et les dieux et les hommes
Autres pour nos esprits le pouvoir et ses lois.
Un nouvel infini nous fait ce que nous sommes
Et met sa force en notre foi.

Bondissez donc, désir humain, puissance humaine,
Aussi loin que vous porte ou la lutte ou l'accord.
Que votre amour soit neuf et neuve votre haine
Sur la terre pleine de morts.

PROBLÈMES

PROBLÈMES

Et vous, phrases solennelles et séculaires,
Et vous, problèmes noirs et sombres corollaires,
Et vous, mots lourds qui défilez au pas,
Le sens qui sous vos syllabes s'arrange
Change,
Alors que vous ne changez pas.

Non, vous n'enfermez plus les modernes pensées
Tant vous êtes usées,

Paroles d'aujourd'hui,
Et seul parfois l'écho vide et fortuit
Répond à la poussée
Que font dans l'air vos mille bruits.

Pourtant, jamais avec autant de violence,
L'homme n'a voulu rompre le silence
Pour se confesser mieux
Et s'affirmer sur la terre sacrée
Le Dieu
Qui se cherche sans cesse et toujours se recrée.

Oh! guetter la pensée et la voir qui s'engendre
Comme se forme en plein brasier la salamandre,
Et la saisir au fond de l'âme
Toute brûlante encor de sa première flamme

Dites, si dans un cri de tout mon être,
Si dans mon vers ferme et soudain
Ceux-là qui penseront demain
Pouvaient un jour se reconnaître!

LA CHANCE

LA CHANCE

En tes rêves, en tes pensées,
En ta main souple, en ton bras fort,
En chaque élan tenace où s'exerce ton corps,
La chance active est ramassée.

Dis, la sens-tu, prête à bondir
Jusques au bout de ton désir?
La sens-tu qui t'attend, et te guette, et s'entête
A éprouver quand même, et toujours, et encor,
Pour ton courage et pour ton réconfort,
Le sort ?

Ceux qui confient aux flots et leurs biens et leurs vies
N'ignorent pas qu'elle dévie
De tout chemin trop régulier;
Ils se gardent de la lier
Avec des liens trop durs au mât de leur fortune;
Ils savent tous que, pareille à la lune,
Elle s'éclaire et s'obscurcit à tout moment
Et qu'il faut en aimer la joie et le tourment.

En tes rêves, en tes pensées,
En ta main souple, en ton bras fort,
En chaque élan tenace où s'exerce ton corps,
La chance active est ramassée.

Et tu l'aimes d'autant qu'elle est risque et danger,
Que balançant l'espoir comme un levier léger
Elle va, vient et court au long d'un fil qui danse.
Il n'importe que le calcul et la prudence
Te soient chemins plus sûrs pour approcher du but.
Tu veux l'effort ardent qui ne biffe et n'exclut

ucune affre crédule au seuil de la victoire
t tu nourris ainsi, et comme malgré toi,
e qui demeure encor de ton ancienne foi
n ton vieux cœur contradictoire.

a chance est comme un bond qui s'ajoute à l'élan
t soudain le redresse au moment qu'il s'affaisse :
lle règne au delà de la stricte sagesse
t de l'ordre précis, minutieux et lent.
lle est force légère, et sa présence allie
n ne sait quelle intense et subtile folie
a travail ponctuel et chercheur des cerveaux.
lle indique d'un coup le miracle nouveau.
es hommes que la gloire aux clairs destins convie
nt tous, grâce à son aide, incendié leur vie
e la flamme volante et rouge des exploits.
s ont crié que la fortune était leur droit
l'ont crié si fort qu'ils ont fini par croire
u'ils tenaient l'aile immense et blanche des victoires
us les poings rabattus de leur ténacité.
! dis, que n'auront-ils réussi ou tenté

En notre âge d'orgueil, de force et de vertige
Où le monde travaille à son propre prodige?

En ta main souple, en ton bras fort,
En chaque élan tenace où s'exerce ton corps,
En tes rêves, en tes pensées,
La chance active est ramassée.

LE TUNNEL

LE TUNNEL

Partout l'œuvre de fer s'exalte et se poursuit.

Le mont, comme une immense usine, entend, la nuit,
Sonner les sourds marteaux sur les claires enclumes.
D'immenses torches d'or dans les sentiers s'allument.
Bouviers et chevriers les regardent d'en bas
En ramenant au soir tombant leurs troupeaux las,
Et ces feux étagés et portés jusqu'aux astres
Les font rêver la nuit à quelque fol désastre

S'abattant sur l'orgueil des hommes de là-haut.
Ils ont la peur en eux de ces volants travaux
Suspendant l'incendie au flanc nu des montagnes
Et creusant des chemins de France ou d'Allemagne
A travers leur pays vers des pays nouveaux.

A ceux venus du Rhin, du Danube ou du Rhône
On donne à perforer les monts de l'Occident,
Tandis que ceux de Gène et de Pise et d'Ancône
Devront trouer les monts du sud aux mille dents
D'où l'on peut voir briller les Méditerranées.
Chaque escouade à pied d'œuvre s'est amenée ;
Et l'ordre unique et solennel est de marcher
L'une vers l'autre, à coups de pics, dans le rocher.

Sur un étroit plateau les foreuses s'installent
— On dirait un faisceau de longs fusils braqués —
Pour attaquer le roc et l'obstacle embusqué
Avec des dents d'acier, bien mieux qu'avec des balles.

Depuis l'aube qui naît jusqu'au soir commençant
On entendra leur fureur calme, mais obstinée,
Dites, durant quel laps et de jours et d'années,
Forcer ou ralentir son rongement crissant.

Les premiers coups portés fendent gaîment la pierre
Et s'exaltent — éclairs rythmés dans le soleil ; —
Mais leur choc cadencé contre le grès vermeil
Demain ne sera plus qu'un bruit sourd sous la terre.

Un porche fruste et noir s'est ébauché déjà ;
Il verse aux terrassiers sa nuit profonde et large :
L'ombre barre soudain leur dos portant les charges
Tandis que la clarté joue encor sur leurs pas.

Sous la voûte, ployant leurs fronts et leurs vertèbres
Ils se perdent enfin avec de grands flambeaux,
Dites, pour quels secrets et tortueux tombeaux
Ils semblent travailler et sculpter les ténèbres.

Ils ignorent bientôt les changeantes saisons
Qui promènent leur ronde à l'entour de la terre;
Leurs yeux oublient la vraie et vivante lumière
Qui réchauffe à midi leurs champs et leurs maisons.

Ils sont chacun un chiffre en une immense somme :
Mais qu'importe qu'ils ne soient plus qu'un souvenir
Pour ceux des bourgs qui ne les voient plus revenir,
Si leurs nocturnes pas s'en vont vers d'autres hommes.

Ceux qui percent le mont, au nord,
Disciplinent leurs gestes
Et le han régulier qui scande leur accord,
Tandis que ceux du sud aiment le travail preste
Et fouetté de surprise et d'entrain dans l'effort.

Certe on s'ignore encor
Des deux côtés de la montagne.

Ceux du Trentin et des Romagnes
Raillent ceux du Danube et de l'Elbe et du Rhin
De vivre et de pourrir en des marais de suie
Et de n'avoir chez soi que les vents et la pluie
Et des loques de lierre à se couvrir les reins.
Peu importe que les savants le leur démontrent,
Eux ne croiront jamais à l'heureuse rencontre
Au fond d'un sol hostile, aveugle et torturé ;
On creusera chacun un tunnel séparé
Et le travail sera d'autant plus long et sombre
Dans l'ombre.

Pourtant, après des jours et puis encor des jours
Et des nuits et des heures sans nombre,
Un soir, comme on s'assied en rond pour le repas,
Quelqu'un qui s'est calé dans une énorme entaille
Prétend
Que son oreille entend
Battre le bruit sourd et rythmé d'un pas
Dans les pierres de la muraille.

Tous écoutent, et leurs gestes sont suspendus
Et leurs yeux dirigés du côté des ténèbres ;
Mais plus rien ne remue et, dans le mont funèbre,
Le silence, à nouveau, s'est soudain refondu.

Oh ! que les poings sont lourds et que les bras sont lâches
En reprenant, après ce bref espoir, leurs tâches
Et leurs luttes contre le roc et ses parois !
Et d'autres jours et d'autres nuits et d'autres heures
Mêlent à leurs ennuis et la crainte et le leurre,
Quand, un matin, un homme accourt, pâle et pantois,
Jurant la Vierge et Dieu qu'en faisant sa prière,
Il entendit trois fois un long coup de tonnerre
Sortir du mont et rebondir de pierre en pierre,
Là-bas.

Emus, fiévreux, hâtant le pas,
Tous le suivent vers l'endroit proche.
Le bruit renaît, chacun l'entend
Pareil aux chocs intermittents

Que fait la poudre en éclatant
Dans la mine, de roche en roche.

On devine un labeur méthodique et total.
Certes des gens sont là qui guettent un signal
Avec leur cœur qui bat et s'enfièvre sans halte.
Alors tous ceux d'ici saisissant leurs marteaux
Répondent coup pour coup comme ferait l'écho,
Si bien que le mur, noir de grès et de basalte,
Qui seul sépare encor les chants et les travaux
Vibre de haut en bas et à son tour s'exalte.

Le doute en un instant est mort ou s'est enfui.
Pour la première fois, tout est joie et lumière.
Tout est ivresse et foi dans le cœur de la terre
Jusqu'au fond de la nuit.

L'entrain, comme un caillou, sur les groupes ricoche.
Légers sont les fardeaux et dociles les pioches.

Les muscles sont heureux de roburer les corps
Et de se contracter pour bander chaque effort.
On chante en transportant d'énormes blocs de schiste.
Le travail devient fête et rien ne lui résiste.
La dernière cloison est branlante déjà
Et dans deux nuits, au jour levant, on l'abattra.
Les pics plus ardemment dans la pierre s'implantent.
Un milanais, collant sa bouche au creux des fentes,
Jette un grand cri qu'entend un ouvrier du Rhin.
Les mots seront compris et commentés, demain.
Tous s'acharnent d'ensemble et chacun voudrait être
Celui qui percera la première fenêtre
Dans le haut mur hostile, aveugle et torturé.

Oh ! ce conflit d'efforts soudain exaspérés
Comme un amas de flots battant le pied des digues !
Nul ne sent plus ni le sommeil, ni la fatigue.
Tous les cous sont tendus et tous les souffles courts.
Enfin, avant l'aurore, un géant de Hambourg,
En descellant un bloc plus pesant qu'une enclume,
Voit tout à coup surgir des ténèbres du mont,

Non plus à ses côtés, près des lampes qui fument,
Mais en face, droit devant lui, un compagnon.

A travers la muraille, à peine encor fendue,
Cent mains, en un élan, soudain se sont tendues.
L'ouverture s'emplit d'un grouillement de bras.
Chacun crie et s'agite et l'on ne s'entend pas.

Mais les cœurs sont d'accord et joyeux sont les gestes.
Ensemble on se remet à la besogne preste.
On se sent clair, alerte, ardent et fraternel.
Le rail luisant et droit qui fuit par le tunnel
Semble un lien de ferveur tendu de terre en terre.
Et voici que du sud et du nord, l'horizon,
A travers l'ombre et la fumée et la poussière,
Déjà fait se rejoindre au cœur sombre du mont
Les diverses clartés d'une même lumière.

L'orgueil emplit les cœurs, les cerveaux et les mains ;
L'espoir de changer tout devient l'espoir humain
Et l'on rêve déjà de deux mers séparées
Qu'on joindrait à travers les murs de leurs contrées.

SUR LES QUAIS

SUR LES QUAIS

Te souvient-il, te souvient-il
De ces longs soirs d'avril
Qui, tantôt clairs et tantôt sombres,
Faisaient mouvoir de vastes ombres,
De plaine en plaine, sur la mer ?
Comme du fond d'un pourpre et lumineux désert
Sortaient de l'horizon marin les beaux navires
Dont on n'apercevait d'abord que le grand mât,

Mais qui montaient et grandissaient et s'exaltaient
Et déployaient déjà sur le ciel incarnat
Les aigles larges de l'Empire.

L'océan tout entier semblait porter leur poids
Et les jeter de flots en flots jusqu'à la côte.
L'œil distinguait bientôt et les vergues en croix
Et le tillac bombé sur la carène haute ;
Une sirène d'or se dressait à l'avant;
Les cordages sifflaient sous les lèvres du vent;
On entendait chanter un mousse dans les voiles ;
Les navires soudain modéraient leur essor
Et, le môle franchi, s'ancraient au fond du port,
Dans un coin d'eau où scintillaient des feux d'étoiles.

Ils y dormaient, lassés et lourds, toute la nuit,
Ecoutant, sous le ciel, les chansons journalières
Que chantent dans les tours les cloches familières,
A ceux qui de loin s'en reviennent au pays.

Mais, dès le lendemain, dans l'aube molle et grasse,
De brusques débardeurs envahissaient le pont
Pour disperser, au long des quais, en des wagons,
Tous les fragments du monde et les morceaux d'espace
Que contenaient les flancs des navires profonds.
Et tout à coup apparaissaient dans la lumière
Entre le ciel et l'eau
De merveilleux métaux :
Un levier les serrait en son mobile étau
Et déposait leurs blocs, doucement, sur la terre ;
Des bois compacts et durs comme les pierres,
Des troncs rouges et violets,
Absorbaient le soleil en leurs brusques reflets.
La cale était pareille au fond d'un ossuaire
Où se courbaient, parmi les cornes et les dents,
Les grands arcs des ivoires blancs
Et les griffes, encor vives comme des ronces,
Des lynx et des chacals, des tigres et des onces.

On accourait du plus lointain des carrefours
Pour voir les larges peaux des aurochs et des ours

Sur l'aire des hangars immensément s'étendre,
Et les mufles crispés et tordus des lions
Pendre des deux côtés aux flancs des camions
Et grimacer soudain, dans la boue et la cendre.
Parfois, là-haut, dans les agrès entremêlés,
On se montrait, à l'arrière des hauts navires,
De grands oiseaux pareils à des cieux étoilés,
Tandis que, sur l'avant, on pouvait voir reluire
Un faste glacial de pourpres minéraux.

Et les marins contaient les gestes fulguraux
Des orages, là-bas, dans les nuits tropicales,
Les vents qui jusqu'au ciel soulèvent le désert
Et de Chypre à Batoum les caps et les escales,
Quand le parfum des fleurs voyage sur la mer.
Ils fumaient, en parlant, les lourds tabacs d'Asie
Et leurs mains se chauffaient à leurs pipes roussies.

Parfois ils déballaient sous la lampe, les soirs,
La figure d'un dieu mystérieux et noir

Dont le temple était une montagne ouvragée.
Même ils avaient volé au fond des hypogées
Des coffrets ténébreux de cèdre et de santal,
Et leur voix fredonnait un chant oriental
Que les filles d'Alep, quand l'ombre se fait dense,
Scandent de leurs pas lents et mêlent à leur danse.

Ils racontaient encor
Les bonds jusques aux cieux des cités d'Amérique
Et leurs ports chevelus de câbles électriques,
Et leurs phares fixes et clairs
Dont la brusque lueur semblait grandir la mer ;
Ou bien encor
Les longs calmes profonds sur les flots sans écume
Où tout ce qui soufflait de vent
Mouvant
Se fût ligué en vain pour courber une plume.
Ils disaient la splendeur des promontoires d'or ;
Les diamants mouillés des vagues qui déferlent ;
Le geste sinueux et l'élan des plongeurs
Qui descendaient dans les lueurs

Aux profondeurs
Pour en tirer soudain des coraux et des perles.

Et puis, rapidement, pour en finir,
Ils rassemblaient, comme au hasard, leurs souvenirs
Pour les laisser voguer à la dérive
Du Ténériffe au Cap et du Cap aux Maldives.

Mais terminaient toujours
Par affirmer qu'il avaient vu à Singapour,
Un jour,
Un albatros géant comme un aigle d'empire
Mettre à l'ombre de son grand vol tout leur navire.

Ainsi évoquaient-ils, avec des gestes lents,
La vie éparse à l'autre bout des Océans,
Et l'on venait du fond des quartiers solitaires
De tous côtés vers eux
Pour regarder avec fièvre leurs yeux
Qui avaient vu toute la terre.

MA VILLE

MA VILLE

J'ai construit dans mon âme une ville torride.

Gares, halles, clochers, voûtes, dômes, beffrois,
Et du verre et de l'or et des feux sur les toits.

Passant, tu n'y trouveras pas
Autour des vieux foyers de quiétude
Les fauteuils lourds, boiteux et las
Où sommeillent et se chauffent en tes

Les habitudes ;
Ni sur les murs des ardentes maisons
Les antiques images,
Ni les bergers, ni les rois mages,
Ni le bœuf, ni l'âne,
Ni la Vierge Marie,
Ni le Christ calme et doux
Que j'aime encor, mais plus ne prie
A deux genoux ;
Passant, tu n'y trouveras guère
Sous les poussières
Que les débris épars des choses de naguère.

Je sais, je sais
Le charme exquis des souvenirs inapaisés,
Mais mon cœur est trop fier et trop vivace
Pour se stériliser
Dans le regret et le passé.
Souffles et vents illuminant l'espace,
Ma ville est frémissante aux bruits de l'univers
Et l'avenir frappe à ma porte — et je le sers.

Oh ! l'exaltante et brûlante atmosphère
Que l'on respire en ma cité :
Le flux et le reflux des forces de la terre
S'y concentrent en volontés
Qui luttent ;
Rien ne s'y meut torpidement, à reculons ;
Les triomphes soudains y broient sous leurs talons
Les chutes ;
Tout rêve y est porté par un rêve plus haut ;
Tout y devient l'enjeu de l'unanime assaut ;
La fièvre et la fureur et le risque et l'angoisse
Y perforent les blocs des problèmes nouveaux ;
La recherche y nourrit de feu chaque cerveau
Pour que l'ardeur d'y vivre immensément s'accroisse.

Passant,
Si ton cœur d'homme, un seul instant,
Hésite ou se rétracte ou se rebute,
Va-t'en
Loin du tumulte et loin des luttes ;
Mais si ce même cœur se sent [illegible]

Et comme heureux d'être en danger,
Entre d'un pas preste et fébrile
Dans la fournaise qu'est ma ville.

Le sort t'y sera dur
Aux détours sinueux de son dédale obscur,
Et chaque jour sera mise à l'épreuve
Ta force neuve ;
Il te faudra en même temps
Etre souple et têtu, fol et prudent,
Avide et réfréné dans ta dure victoire
Et déchaîner tes bonds et mesurer tes sauts
Et délier en toi ou serrer le faisceau
De tes cent dons contradictoires.

Vois-tu,
L'ombre a fermé les yeux des paisibles vertus :
L'ordre qu'imposent au monde et la force et l'audace
A tout à coup clamé, pour les peuples, de face.
Et la foule se lève et parle, et crie, et veut.

Dans l'immense filet où l'avenir s'agite
Jamais il n'a fallu délier tant de nœuds
A la fois, ni si vite.

Le rameau des devoirs et la grappe des droits
Se cultivent partout sur des vignes nouvelles.
Dis-moi, sens-tu, passant,
Pour ce travail multiple et grandissant
Surgir les miracles en ta cervelle ?

Ma ville exige et de toi et de tous
La joie et l'héroïsme
De la servir en ses moments de paroxysme,
Fût-ce contre eux et contre nous.
Sois fier d'être vivant, quand tel a peur de vivre ;
Utilise l'orgueil qui te porte et t'enivre,
Et ta pitié, et ta fureur, et ta bonté ;
Laisse agir ton esprit en sa complexité
D'adresse et de vigueur, de fièvre et de sagesse ;
Fais efficacement, et sans compter, largesse

De ton être profond, intense et fort,
Dût-on te renier en des heures sans gloire
Et ne te réserver, comme extrême victoire,
Que d'être fier, devant la mort.

J'ai construit dans mon âme une ville torride.

MON AMI LE PAYSAGE

MON AMI LE PAYSAGE

J'ai pour voisin et compagnon
Un vaste et puissant paysage
Qui change et luit comme un visage
Devant le seuil de ma maison.

Je vis chez moi de sa lumière
Et de son ciel, dont les grands vents
Agenouillent les bois mouvants
Avec leur ombre sur la terre.

Il est gardé par onze tours
Qui regardent, du bout des plaines,
De larges mains semer des graines
Sur l'aire immense des labours.

Un chêne y détient l'étendue
Sous sa rugueuse autorité,
Mais les cent doigts de la clarté
Jouent dans ses feuilles suspendues.

Un bruit s'entend : c'est un ruisseau
Qui abaisse de pente en pente
Le geste bleu de son eau lente
Jusqu'à la crique d'un hameau.

Tandis qu'au loin sur les éteules,
Tassant les blés sous le soleil,
Semble tenir dûment conseil
Le peuple d'or des grandes meules.

J'ai pour voisin et compagnon
Un vaste et puissant paysage
Qui change et luit comme un visage
Devant le seuil de ma maison.

Sous l'azur froid qui le diapre,
L'hiver, il accueille mes pas,
Pour aiguiser à ses frimas
Ma volonté rugueuse et âpre.

Lorsqu'en mai brillent les taillis,
Tout mon être tremble et chatoie
De l'immense frisson de joie
Dont son feuillage a tressailli.

En août, quand les moissons proclament
Les triomphes de la clarté,
Je fais régner le bel été
Avec son calme dans mon âme.

Et si novembre avide et noir
Arrache aux bois toute couronne,
C'est aux flammes d'un feu d'automne
Que je réchauffe mon espoir.

Ainsi le long des jours qui s'arment
D'ample lumière ou de grand vent,
J'éprouve en mon cerveau vivant
L'ardeur diverse de leurs charmes.

J'ai pour voisin et compagnon
Un vaste et puissant paysage
Qui change et luit comme un visage
Devant le seuil de ma maison.

Même la nuit, je le visite
Quand les astres semblent les yeux
De héros clairs et merveilleux
Que les splendeurs du ciel abritent.

A haute voix, à cœur ardent,
Je dis ton nom, brusque Persée,
Et l'ombre immense et angoissée
Tressaille encor en l'entendant.

Je te nomme à ton tour, Hercule ;
Et toi, Pollux, et toi, Castor ;
Et toi, Vénus, dont le feu d'or
Préside au deuil des crépuscules.

Je mêle aux légendes des Dieux
Ta légende de sang jaspée,
Belle et pâle Cassiopée,
Qui luis sereine au nord des cieux.

Si bien que grâce à votre gloire,
Mon cœur se dresse et s'affermit
Et qu'il s'exalte et crie au bruit
Que font vos noms en ma mémoire.

J'ai pour voisin et compagnon
Un vaste et puissant paysage
Qui change et luit comme un visage
Devant le seuil de ma maison.

J'aime et je suis les humbles sentes
Qui vont d'un clos à d'autres clos,
Ou descendent le long de l'eau
Vers les grottes retentissantes.

Quand l'air est sec et refroidi
Et que tout bruit semble plus proche,
Je reconnais au son des cloches
Quel angelus tinte à midi.

Je vois le dessin de chaque ombre
Dans le soleil sur les hauts murs
Et j'ai compté les brugnons mûrs
Qui ploient la branche sous leur nombre.

Ces deux tilleuls qui montent là,
Je sais la main aujourd'hui morte
Qui les planta devant la porte
Pour que la foudre n'y tombât.

Chaque bête qui vague ou broute
M'est familière et le sait bien.
D'après l'aboi que fait son chien
J'entends qui passe sur la route.

J'ai pour voisin et compagnon
Un vaste et puissant paysage
Qui change et luit comme un visage
Devant le seuil de ma maison.

Et je lui dis des choses tendres
Et profondes avec mon cœur,
Les soirs, quand la clarté se meurt
Et que, seul, il me peut entendre.

Je lui parle des jours passés
Quand, le corps lourd de déchéances,
Je vins chercher dans sa jouvence
Un air allègre et condensé,

Quand je sentis en moi renaître
Jour après jour l'ancien désir
D'aimer le monde et l'avenir
Et d'être fort et d'être maître,

Quand j'étais si vraiment heureux
De mes marches de roche en roche,
Que j'embrassais les arbres proches
Avec des pleurs au fond des yeux

Et que les thyms sous la rosée
Et que les trèfles sous le vent
Me semblaient moins frais et vivants
Que mes espoirs et mes pensées.

J'ai pour voisin et compagnon
Un vaste et puissant paysage
Qui change et luit comme un visage
Devant le seuil de ma maison.

Dites, vous ai-je aimés, retraites,
Coteaux feuillus, sources des bois,
Antres où résonnait ma voix,
Avec sa force enfin refaite !

Plus rien de vous n'est étranger
Au cœur ému de ma mémoire ;
On ne sait quoi de péremptoire
Entre nous tous s'est échangé.

Aussi quand ma vie accomplie
Ployant sous le poing noir du sort
Ira se perdre dans la mort,
Doux ciel ami, je te supplie

D'être présent à mes regards,
Avec ta plus ample lumière,
Afin que soit belle la terre,
A mon départ.

LE LIERRE

LE LIERRE

Lorsque la pourpre et l'or, d'arbre en arbre, festonnent
Les feuillages lassés de soleil irritant,
Sous la futaie, au ras du sol, rampe et s'étend
Le lierre humide et bleu, dans les combes d'automne.

Il s'y tasse comme une épargne; il se recueille
Au cœur de la forêt comme en un terrain clos,
Laissant le froid givrer ses ondoyants flots
Disséminés au loin sur une mer de feuilles.

Pour le passant distrait, il boude et il décline
Le régulier effort des œuvres et des jours ;
Pourtant, seul sous la terre, il allonge toujours
Le tortueux réseau de ses courbes racines.

Sa force est ténébreuse et ne se montre pas :
Elle est faite de volonté tenace et sourde
Qui troue, en s'y cachant, tantôt l'argile lourde,
Tantôt le sable dur, tantôt le limon gras.

D'après le sol changeant, il ruse ou bien s'exalte :
Il se prouve rapide ou lent, brusque ou sournois ;
Son chemin, tour à tour, est sinueux ou droit :
Il connaît le détour, mais ignore la halte.

Et dès le printemps clair, si quelque tronc ardent
Etage auprès de lui ses branches inclinées,
Il l'assaille et en mord l'écorce ravinée,
Avec l'acharnement de ses milliers de dents.

Humble et caché jadis sous la terre âpre et nue,
Son travail aujourd'hui se fait dominateur ;
Il s'adjuge l'élan et bientôt la hauteur
De l'arbre qu'il étreint pour monter jusqu'aux nues.

Il frémit de lumière et s'exalte de vent :
Sa force est devenue ardente et fraternelle,
Son feuillage, léger comme un vêtement d'ailes,
Le soulève, le porte et le pousse en avant.

Chaque rameau conquis lui est support et proie.
Pourtant, ayant appris sous terre à se dompter
Au point de ne lâcher jamais sa volonté,
Il est si sûr de lui qu'il domine sa joie.

Toujours il tord à point sa multiple vigueur,
Fibres après fibres, au creux des moindres fentes,
Et n'écoute qu'au soir tombant les brises lentes
Chanter en lui et l'émouvoir de leurs rumeurs.

Et quand toute son œuvre, un jour, sera parfaite
Et qu'il ne sera plus qu'un végétal brasier
Serrant en son feuillage un arbre tout entier,
Immensément, depuis le pied jusqu'à la tête,

Il voudra plus encore, et ses plus fins réseaux,
N'ayant plus de soutiens, s'élanceront quand même.
Dieu sait dans quel élan de conquête suprême,
Vers le vide et l'espace et la clarté d'en haut.

Déjà l'automne aura mêlé l'or et la lie
Au funéraire arroi qui précède l'hiver,
Que lui, lierre touffu, compact et encor vert,
Jusqu'au vol des oiseaux dardera sa folie.

Alors, plus libre et clair que ne l'est la forêt,
Il oubliera gaîment qu'il lui est tributaire ;
Mais, qu'il boive un instant la plus haute lumière,
Qu'importe qu'il s'affaisse et qu'il retombe après.

L'EST, L'OUEST, LE SUD, LE NORD

L'EST, L'OUEST, LE SUD, LE NORD

Quand tu marches, le pas rythmé, le long des champs,
Aime à nommer pour te plaire à toi-même
Le sud, l'ouest, l'est, le nord,
Mots clairs et doux, mots terribles et forts,
Qui dorent les beaux poèmes.

Qu'ils t'évoquent les [illegible] les monts et le soleil
Qu'ils t'évoquent la mer et le vent qui [illegible]
Flamboyant là-bas les confins de la terre,
Qu'ils t'évoquent la brousse et les déserts de feu

Et le minaret blanc sur le ciel rouge et bleu
Où le gel coruscant des montagnes polaires.

Au mois d'avril, au mois de mai,
Le bras ballant, le pas rythmé,
Aime à dire et à redire, pour t'y complaire,
Leurs syllabes autoritaires.

Aux jours d'été, quand midi bout,
Ils sont pareils à quatre aigles qui, tout à coup
Battent l'espace avec de grands vol fous
Et voyagent dans les nuages.
Aux jours d'été, ils sont pareils encor
A des boules d'argent et d'or
Qui dessinent des monts et des vallées,
Immensément, dans les moissons bariolées.

Ils sont aussi les cavaliers du vieil hiver
[illegible]
[illegible]
Qu'ils soient sortis de la plaine ou de la mer,

Dieu sait vers quelle immense et formidable joute
Ils ravagent les carrefours
Et les villages et les bourgs,
Et les arbres qui font le tour
De l'infini, le long des routes.

Quand tu t'en vas le long d'un champ,
Scande pour toi leurs noms puissants.

Ainsi, la marche alerte et la chanson rapide
Qui célèbrent l'Est, l'Ouest et le Sud et le Nord
Les feront comme entrer dans la chair de ton corps,
Avec leur souffle ardent et leur vol intrépide.
Peut-être ils te diront l'astre qu'ils ont frôlé
Au delà de l'éther où vivent d'autres mondes,
Et Persée et Vénus palpitante et féconde,
Et la Lyre debout sur l'abîme étoilé,
Et la Vierge et Véga et le Lion et l'Ourse.
Tu sentiras alors ton être impétueux
Trouver sa loi dans l'ordre et la splendeur des cieux
Et ton rêve régler son élan et sa course

Sur le cortège d'or des étoiles, là-haut,
Et ta force grandir et tes pensers sans nombre
Laisser choir peu à peu et leur poids et leur ombre
Et l'immensité claire entrer en ton cerveau.

LA FORÊT

LA FORÊT

La forêt est un monde et sa vie est la mienne

D'aussi loin qu'il me souvienne,
Sa présence me fut un magnifique émoi ;
Tout jeune encor, quand je m'en fus vers elle,
Je sentis pénétrer sa rumeur éternelle
Obscurément, au fond de moi.

J'en avais crainte et joie et j'aimais le mystère
Que ses arbres touffus rassemblaient sur la terre ;
Je m'avançais furtif et m'enfuyais soudain,
Ne retenant, hélas, entre mes mains,
Que quelques fleurs décolorées
Prises aux buissons de ses orées.

Le jour d'après,
Malgré ma peur j'y revenais :
Le soleil y faisait voyager la lumière
De façade en façade autour d'une clairière ;
Sur le sentier rugueux ou le sol velouté,
L'ombre jouait avec sa mère, la clarté ;
Les mains d'argent du large et merveilleux espace
S'y rejetaient les vols des mille oiseaux qui passent ;
A l'ample voix qui tout à coup lui commandait,
L'écho des bois avec sa voix correspondait,
Tandis que s'épanchant d'entre ses pierres creuses
Une source scandait
La chute, à bruit léger, de son eau lumineuse.

Ainsi
Pendant un jour entier par moi-même choisi,

Mon âme était alerte et franche
Et pénétrait le cœur et la chanson des branches.
Pourtant, lorsque le soir mes pas se décidaient
A redescendre
Des flancs rocheux de la forêt,
Tout m'y semblait se taire et de nouveau reprendre
Sa méfiance et son secret.

D'un coup ma tendresse en devint plus obstinée.

De mois en mois, de journée en journée,
Les grands arbres sous leur ciel d'or
Me requéraient et m'exaltaient parfois si fort
Que se mouillaient mes yeux en regardant leur gloire.
Les plus anciens portaient un nom,
Et quelquefois, à la veillée, un bûcheron,
Sa pipe rallumée, en évoquait l'histoire.
Il me disait lequel était César,
Et celui-là qu'on nommait Charlemagne,
Et tel encor qui poussait à l'écart
Et sur qui la Grande Ourse illuminait son char,
Pendant la nuit, dans la campagne.

Il me jurait que les plus vieux avaient mille ans,
Qu'ils étaient doux et familiers avec les astres,
Et que les soirs des mois cléments,
Certe, ils causaient entre eux des éclatants désastres
Dont autrefois avait tremblé le firmament.
Je l'écoutais rêver, parler et puis se taire,
Et ne songeais à rien qu'à tant d'arbres là-bas
Qui maintenaient debout et leur front et leur bras
Et leurs troncs appuyés sur le cœur de la terre.
Bientôt l'hiver s'en vint serrer en son étau
Et les clos et les champs et les rocs et les eaux :
Du gel semblait tomber des lèvres de la lune,
Les feuilles s'affaissaient sur le sol, une à une,
Et je voyais déjà les grands bois dépouillés
Et la Vierge et Persée et l'étoile des mages
Dans les nuits de Noël doucement scintiller
A travers le dédale aminci des branchages.

Quand je fus grand, les bois m'émurent plus encor.

Au dessin d'une pousse, aux lignes d'une écorce,
J'appris à reconnaître ou l'âge ou bien la force
Des plus grands pins dardés vers la gloire ou l'effort

Je distinguais l'un de l'autre le charme et l'orme,
Les yeux fermés, rien qu'à toucher un seul rameau.
L'orme craignait le gui, et le charme, l'assaut
De l'ample clématite aux voltiges énormes
Qui sautait d'arbre en arbre et là-haut l'étouffait.
L'étreinte était danger et surprise soudaine.
Parfois de blancs torets tremaient comme une gaine
Le fût morne et noirci d'un tilleul contrefait ;
Le ciel se faisait foudre et la nuée, orage ;
Mais quel que fût l'éclair qui ravageait leurs fronts,
Jamais aucun péril ne put forcer les troncs
A abdiquer l'honneur d'étager leurs branchages
Jusqu'aux nuages.

A leurs pieds, dont la commune étoile d'or en s'ouvrant,
S'ouvraient l'euphorbe et la pervenche et l'anémone,
Fleurs très humbles, mais qui sont bonnes
Aux bêtes et aux gens;
Et près d'elles s'ouvraient aussi la centaurée,
Le fumeterre et le lotier
Et les roses de l'églantier
Qu'entrelaçait Vénus sur sa tête dorée.

Et tout cela semblait sincère et puéril :
Fibres, tiges, feuilles, pistils,
Et pétales et pétioles.
Pourtant, non loin de là, montaient en floraisons
Et les venins et les poisons :
L'hostile jusquiame et le gouet malévole,
Si bien qu'au ras du sol tout autant que là-haut
L'embûche se dressait et donnait son assaut
A l'ardeur méritoire et loyale des choses.

Mais, si morne et ténébreux qu'en fût la cause,
L'arbre, pour mieux vivre et grandir, n'y aurait pas.
Il sentait l'air léger parcourir ses cent bras
Et le pâle immortel de l'écorce ondoyer ;
Il jetait sur le sol remuant, mouvant, vivace
Où se jouaient des rais de lune et de soleil ;
Des musiques d'oiseaux s'élaborant en lui :
Qu'il fût hêtre ou mélèze ou chêne solitaire,
Il s'imposait sa tâche à remplir sur la terre,
A servir d'os et de muscles à la cité,
A n'être qu'un fragment de la vaste unité,

Ou mortaise ou tenon, ou solive ou pilastre,
Ou madrier là-haut, dans la tour, près des astres,
Ou simplement encore, autour d'un front guerrier,
La branche que l'on mêle au rameau d'un laurier.

Oh! que de fois l'ample forêt dominatrice
Ne fut-elle pour tous que dons et sacrifice !
Chacun la regardait, là-bas, aux horizons,
Epouser la splendeur ou le deuil des saisons
Et se mettre d'accord avec l'ordre du monde.
Même au fond de l'hiver, elle semblait féconde
Et les germes jamais ne désertaient ses flancs.
Son silence à sa force était équivalent.
Dès que juin ramenait les soleils pacifiques,
Elle allongeait aux champs son immense ombre oblique;
Et ceux qui l'aimaient bien la préféraient ainsi
Calme, dans l'aube claire et le soir adouci.
Mais moi, je l'aimais mieux quand l'automne rebelle
L'agitait jusqu'au cœur, des coups de sa grande aile.

Alors,
Tout devenait tragique et surhumain en elle.

Sitôt que l'ouragan se déchaînait du nord,
Elle s'abandonnait aux rythmes formidables.
Chênes, ormes, bouleaux, sapins, tilleuls, érables
S'exaltaient tout à coup de leur front à leur pied
En un branle profond, énorme et régulier.
A ceux qui les voyaient bouger sur fond d'orage
Ils semblaient balayer la horde des nuages
Et comme fuir le sol en leurs balancements.
L'éclair les menaçait de moment en moment ;
L'insidieux poison des fleurs violettes
Mêlait son maléfice au souffle des tempêtes ;
La fourbe clématite éparpillait ses bonds
Et sautait d'arbre en arbre et s'accrochait aux troncs ;
Le mal mordait avec sa rage âpre et dentée
L'élan vertigineux de la vie exaltée ;
Mais quel que fût l'effort que ces maîtres vassaux
Mettaient à enserrer la combe et la clairière,
Quand même, lentement, avec force, ils criaient,
Les vents faisaient chanter la forêt tout entière.

La forêt est un monde et sa vie est la mienne.

VERS LES FLEURS

VERS LES FLEURS

Laissez-moi m'en aller vers les fleurs, mes amies,
En ce calme jardin où s'enclôt leur clarté :
La lune est déjà haute et luit au ciel d'été
Et l'étang dort, près des fontaines endormies.

Je suis las de marcher par le soir oppresseur ;
J'ai besoin de sentir ce qui est pur sur terre
Pencher vers moi sa bonté d'âme involontaire
Et donner à ma force un peu de sa douceur.

Fleurs tranquilles, avec vos tons qui se fiancent
Aux changeantes splendeurs de la nuit et du jour,
Si vieux soit-il, mon cœur garde encor dans l'amour
La naïve ferveur dont brûlait son enfance.

Il s'offre à qui s'en vient vers lui, tout simplement,
Avec un chant naïf au détour de la route ;
Il est si content d'être et sans feinte et sans doute
Qu'il ne veut point savoir qu'on trahit et qu'on ment.

Joyeusement, il s'enfonce dans sa folie.
Qu'importe si demain il se doit repentir
D'avoir donné l'essor au pur et clair désir
Que nul ne comprend plus sur la terre vieillie !

Il se sera senti du moins comme autrefois
Simple, fervent, naïf et doux devant les hommes.
Et c'est en respirant vos chairs et vos aromes,
O Fleurs, qu'il aura recouvré toute sa foi.

Toujours vous lui fûtes les bonnes conseillères :
On ne sait quoi de sûr et d'égal règne en vous ;
Que croisse à vos côtés ou la ronce ou le houx,
Rien ne trouble jamais votre ardeur régulière.

LE PREMIER ARBRE DE L'ALLÉE

LE PREMIER ARBRE DE L'ALLÉE

Le premier arbre de l'allée ?
— Il est parti, dites, vers où,
Avec son tronc qui bouge et son feuillage fou
Et la rage du ciel à ses feuilles mêlée ?

Les autres arbres ? — Ils ont suivi
Sur double rang, à l'infini ;
Ils vont là-bas, sans perdre haleine,
A sa suite, de plaine en plaine ;
Ils vont là-bas où les emmène

Sa marche à lui, immense et monotone,
A travers la fureur et l'effroi de l'automne.

Le premier arbre est grand d'avoir souffert :
Depuis longtemps, c'est dans ses branches
Que les hivers
Prenaient, des beaux étés, leurs sinistres revanches :
Contre lui seul, le Nord
Poussait d'abord
Et ses rages et ses tempêtes
Et quelquefois, le soir, il le courbait si fort,
Que l'arbre immensément épars sous la défaite
Semblait toucher le sol et buter dans la mort.
L'orage était partout et l'espace était blême ;
L'arbre ployé criait, mais redressait quand même,
Après l'instant d'angoisse et de terreur passé,
Son branchage tordu et son front convulsé.
Grâce à sa force large et mouvante et subtile,
Il rassurait tous ceux dont il était le guide.
Il leur servait d'exemple et de gloire à la fois.
Au temps de l'accalmie, ils écoutaient sa voix

Leur parler à travers l'émoi de son feuillage.
Ils lui disaient leur peur en face du nuage
Qui rôdait plein de foudre à l'horizon subtil.
L'un voulait fuir sans lutte et l'autre se défendre ;
Tous différaient d'avis, quoique voulant s'entendre,
Si bien qu'il lui fallait assumer le péril
D'entraîner seul, là-bas, en quels itinéraires !
Ces mille arbres nourris de volontés contraires.

S'il les menait ainsi, c'est qu'il savait agir :
Son vouloir était dur, mais son geste était souple.
Pour les mieux exalter, il les rangeait par couples
Et dès qu'au loin il entendait les vents rugir,
Sans hésiter jamais, il se mettait en route.
Eux le suivaient, abandonnant dispute et doute,
Heureux de retrouver un chef dans le danger.

Ils adoraient alors et son geste enragé
Et son cri despotique à travers les tumultes.
Par les soirs éclatants ou par les nuits occultes,

Il tenait tête à tout le ciel, tragiquement ;
Tous l'admiraient et tous se demandaient comment,
A mesure que l'ombre étreignait son écorce,
Il sentait mieux l'orgueil lui insuffler la force.

Mais les arbres qu'il entraînait dans le combat
Que son ardeur changeait en fête,
Bien qu'ils fussent ses compagnons ne savaient pas
Quel signe alors sacrait sa tête.

Nul ne voyait le feu dont l'or le surmontait
— Vague couronne et flamboyance —
Et que s'il était maître et roi, il ne l'était
Qu'en s'affolant de confiance.

PROMENADES

PROMENADES

Je vis parmi les fleurs, les ruisseaux et les arbres.

La ville? elle est là-bas
Avec ses millions de pas
Et ses carrefours d'or, de basalte et de marbre;
La ville est loin des fleurs, des ruisseaux et des arbres.

Dès qu'un peu de soleil m'y pousse ou m'y incite,
Je fais visite,

Comme à des rois,
Aux trois tilleuls qu'on aperçoit
Au bout du dernier champ qui limite les plaines.
Je souhaite parfois
Que leurs branches soient mon seul toit
Et que le grand pan d'ombre
Que déplacent, autour des troncs, les feuilles sombres,
Soit ma légère et mobile maison :
Je vivrais là, avec la pluie et la lumière,
Au long des jours nombreux de la belle saison,
Heureux d'être perdu dans l'immense horizon
Et de sentir mon cœur aussi près de la terre !
Arbres, vous me diriez la souplesse du vent
Qui danse et court et joue sur vos rameaux vivants.
Vous me diriez ce qu'est l'endurance et la force
Qui vous dressent sous l'armure de votre écorce
Contre l'ample tonnerre et l'éclair contracté
Et votre sève calme apprendrait la santé
A mon corps où le sang précipite ses ondes
A travers les réseaux de mes veines profondes.

Arbres, non loin de vous,
Un sinueux ruisseau coule sur les cailloux
Et les rochers des bords poussent vers le ciel large,
Toujours plus haut leurs blocs rouges comme des targes :
Dans le courant diamanté,
A l'endroit même où le jour se reflète,
On voit aller, venir et s'abriter
De longs poissons visqueux et veloutés ;
Un insecte reluit dans l'ombre violette
Et tout à coup, hors de l'eau nette,
Saute l'ablette
Courbant violemment dans l'air
Un croissant clair.

Et je plonge mes mains dans le flot qu'elles peignent
Et mes doigts emperlés que j'en retire après
Semblent serrer en eux des tas de joyaux frais
Qui retombent et scintillent et puis s'éteignent ;
Mais la claire et divine pureté
Au long des bras a remonté
Et lentement a pénétré

Jusqu'au cœur de mon être,
Elle habite mon front et se glisse en mes yeux.
Oh ! mon âme, qu'il doit être doux et pieux,
Le regard qui s'en va de toi vers la lumière
A cette heure d'élan, de joie et de prière !

Et le vent monte et cueille aux pétales des fleurs
Les pleurs
De la pâle et candide et tremblante rosée.
Les étamines et les pistils
Disséminent dans l'air tant d'aromes subtils
Que se porte aussitôt, vers les fleurs, ma pensée.
Elles sont là
Qui écoutent déjà
Se rapprocher de leur clarté mon pas.
Elles sont là,
Tout au long du chemin qui vient de la rivière,
Et la rose odontite et la jaune épervière
Et l'âcre tanaisie et l'origan mielleux.
Longtemps je les contemple et doucement les touche.
Je leur donne l'amour que renferment mes yeux

Et la ferveur vivante et rouge de ma bouche.
Je me surprends plus net, plus candide, plus droit
Lorsque je suis en leur présence salutaire,
Et je fais mieux encor ma tâche sur la terre
Dès qu'un peu de leur âme a pénétré en moi.
Je pense haut et clair : toutes me sont amies
Et de si simple ardeur et de si bon conseil !
Elles font même accueil à l'ombre et au soleil
Et résistent sans plainte à la bise ennemie ;
Elles vivent dans l'espace immense et déchiré,
Cherchant en un coin maigre un peu de sol fertile,
Mais acceptant tout ce qui est réel et vrai
Et plaignant ceux qui les proclament inutiles.

Ainsi,
Après avoir près des grands bois déjà transis
Armé mon être,
La ville, au loin, dans les brumes peut m'apparaître
Et m'appeler, avec sa grande voix ;
Je m'y sentirai doux et fort tout à la fois ;

Mon pas y sonnera sur les routes de marbre,
Preste, rythmique, ardent, joyeux
Et ceux qui m'y verront pourront lire en mes yeux
L'ample clarté des fleurs, des ruisseaux et des arbres.

AU PASSANT D'UN SOIR

AU PASSANT D'UN SOIR

Dites, quel est le pas
Des mille pas qui vont et passent
Sur les grand'routes de l'espace,
Dites, quel est le pas
Qui doucement, un soir, devant ma porte basse
S'arrêtera ?
Elle est humble, ma porte,
Et pauvre, ma maison.
Mais ces choses n'importent.

Je regarde rentrer chez moi tout l'horizon
A chaque heure du jour, en ouvrant ma fenêtre ;
Et la lumière et l'ombre et le vent des saisons
Sont la joie et la force et l'élan de mon être.

Si je n'ai plus en moi cette angoisse de Dieu
Qui fit mourir les saints et les martyrs dans Rome,
Mon cœur, qui n'a changé que de liens et de vœux,
Éprouve en lui l'amour et l'angoisse de l'homme.

Dites, quel est le pas
Des mille pas qui vont et passent
Sur les grand'routes de l'espace,
Dites, quel est le pas
Qui doucement, un soir, devant ma porte basse
S'arrêtera ?

Je saisirai les mains, dans mes deux mains tendues,
A cet homme qui s'en viendra
Du fond du soir, avec son pas ;

Et devant l'ombre et ses cent flammes suspendues
Là-haut, au firmament,
Nous nous tairons longtemps,
Laissant agir le bienveillant silence,
Pour apaiser l'émoi et la double cadence,
De nos deux cœurs battants.
Il n'importe d'où qu'il me vienne,
S'il est quelqu'un qui aime et croit
Et qu'il élève et qu'il soutienne
La même ardeur qui règne en moi.

Alors, combien tous deux, nous serons émus d'être
Ardents et fraternels l'un pour l'autre, soudain,
Et combien nos deux cœurs seront fiers d'être humains
Et clairs et confiants sans encor se connaître !

On se dira sa vie avec le désir fou
D'être sincère et vrai jusqu'au fond de son âme,
De confondre en un flux : erreurs, pardons et blâmes
Et de pleurer ensemble en ployant les genoux.

Oh! belle et brusque joie! Oh! rare et âpre ivresse!
Oh! partage de force, et d'audace, et d'émoi!
Oh! regards descendus jusques au fond de soi
Qui remontez chargés d'une immense tendresse,
Vous unirez si bien notre double ferveur
D'hommes qui, tout à coup, sont exaltés d'eux-mêmes,
Que vous soulèverez jusques au plan suprême
Leur amour pathétique et leur total bonheur.

Et maintenant
Que nous voici à la fenêtre
Devant le firmament,
Ayant appris à nous connaître
Et nous aimant,
Nous regardons, dites, avec quelle attirance,
L'univers qui nous parle à travers son silence.

Nous l'entendons aussi se confesser à nous
Avec ses astres et ses forêts et ses montagnes
Et sa brise qui va et vient par les campagnes
Frôler en même temps et la rose et le houx.

Nous écoutons jaser la source à travers l'herbe
Et les souples rameaux chanter autour des fleurs ;
Nous comprenons leur hymne et surprenons leur verbe
Et notre amour s'emplit de nouvelles ardeurs.

Ainsi tout change en nous à nous sentir ensemble
Vivre et brûler d'un feu si largement humain,
Et dans notre être où l'avenir espère et tremble
Nous ébauchons le cœur de l'homme de demain.

Dites, quel est le pas
Des mille pas qui vont et passent
Sur les grand'routes de l'espace,
Dites, quel est le pas
Qui doucement, un soir, devant ma porte
S'arrêtera ?

ÉPILOGUE

MA GERBE

Le jour que mon cerveau et mes yeux seront morts,
Ma gloire
Demeurera longtemps encor dans les mémoires
Et mon vers clair et fort
Précédera et rythmera longtemps encor
Tel pas sonore et volontaire,
Quand les peuples nouveaux marcheront sur la terre.

Je serai dans le corps, dans les mains, dans la voix
De ceux qui, malgré l'homme, obstinément espèrent
Et façonnent leur être ardent, quoique éphémère,
A ne vivre que pour l'effort et pour l'exploit.

Mon cri dominera les plus longs cris d'alarme
Et mes strophes de fougue et de témérité
Jetteront de tels feux pendant l'éternité
Qu'elles luiront pour tous comme des faisceaux d'armes.

Vous sentirez courir en vos veines mon sang,
Vous les savants sereins, vous, les chercheurs fébriles,
Qui deviendrez l'orgueil et la clarté des villes
Et les hauts constructeurs d'un avenir puissant.

Mon cœur ira gaîment en ton cœur se répandre,
Homme dont l'esprit calme aime son champ vermeil
Loin de la guerre atroce et du sanglant soleil
Et des clochers fendus et des hameaux en cendre

Mes rimes vous diront les mots que vous cherchez,
Amants qui sentirez votre double lumière
Se répandre en vos yeux et mouiller vos paupières
De tout l'amour qu'en vos deux cœurs vous rapprochez.

Et vous, les tâcherons perdus dans les dédales
Du port qui retentit ou du chantier qui bout,
Pour les siècles lointains je vous dressai debout
Avec vos sombres bras forgeant les capitales.

Vous m'êtes tous tributaires devant le temps
Qui seul est juge et maintiendra mon œuvre vaste,
Où j'ai d'un poing vainqueur tordu tous vos contrastes
Pour qu'en tonne l'orage en mes vers exaltants.

TABLE DES MATIÈRES

LIMINAIRE

L'Avenir 11

LA VILLE NOUVELLE 17
L'ANCIENNE FOI 29
LES YEUX 37
L'ORGUEIL 43
LES MACHINES 49
LA VIE ARDENTE 57
SUR LES MÔLES DU PORT 65
A L'HOMME D'AUJOURD'HUI 71
BELLE SANTÉ 75
LES MORTS 81
PROBLÈMES 87
LA CHANCE 91
LE TUNNEL 97
SUR LES QUAIS 109

3 9001 01888 6633

MA VILLE 117
MON AMI LE PAYSAGE 125
LE LIERRE 137
L'EST, L'OUEST, LE SUD, LE NORD 143
LA FORÊT 149
VERS LES FLEURS 159
LE PREMIER ARBRE DE L'ALLÉE 165
PROMENADES 171
AU PASSANT D'UN SOIR 179

ÉPILOGUE

Ma Gerbe 187

Poitiers. — Imprimerie G. ROY, 7, rue Victor Hugo.

HS 13 02

BARCODE
INSIDE